



revue de
presse

les frères
karamazov
fiodor dostoïevski

traduction ANDRÉ MARKOWICZ / adaptation SOPHIE-IRIS AGUETTANT, OLIVIER FENOY, CÉCILE MAUDET,
BASTIEN OSSART

mise en scène CÉCILE MAUDET, OLIVIER FENOY / scénographie ERIC BAPTISTA / musique & son
EVELINE CAUSSE, PHILIPPE RABUTEAU / lumières PHILIPPE BOURGEAIS / costumes CHANTAL ROUSSEAU,
GAËLLE PICARD, ANGÈLE GUÉRIN

avec BERTRAND BOSS, LORENZO CHAROY, LAURENCE CORDIER, OLIVIER FENOY, JULIEN MARCLAND, PEGGY
MARTINEAU, JEAN-DENIS MONORY, BASTIEN OSSART, GABRIEL PEREZ, JEAN-FRANCOIS SINGER

et les élèves comédiens ROMANE BRICARD, SOPHIE MILCHBERG & LÉO POCHAT

production le théâtre de l'arc en ciel

hebdomadaire national

internet, blogs

Les Frères Karamazov en chair et en os

🏠 > CULTURE > THÉÂTRE Par  Isabelle Schmitz | Publié le 03/04/2014 à 10:02



La célèbre fratrie de Dostoïevski revit sur la scène de l'Épée de bois grâce au Théâtre de l'An-Ciel. Un spectacle tendu comme un thriller psychologique, vivant, contrasté et spirituel comme l'âme slave.

Ce sont les frères les plus célèbres de la littérature russe. Le sanguin, l'intellectuel, le mystique. Dmitri, qui préfère se consumer de passion pour la troublante Grouchenka plutôt que d'aimer raisonnablement la vertueuse Katarina ; Ivan, qui, de toutes les forces de sa raison, récuse le monde tel qu'il ne va pas, et face à la souffrance des enfants rejette l'existence même d'un Dieu. Alexei, qui lui a au contraire voué sa jeune vie et quitte son monastère pour tenter d'apaiser sa famille en lambeaux. Trois frères auxquels s'ajoute un quatrième, Smerdiakov, le valet mal-aimé, méprisé, à qui nul n'accorde ni reconnaissance ni compassion.

Presque tout les oppose, si ce n'est la tension vitale qui porte chacun d'eux, et le père qui les a engendrés, Fiodor Pavlovitch Karamazov. Ce père, qui agite et resserre le noeud du drame qui finira par l'étrangler est incarné, sur la scène de l'Épée de bois, par Olivier Fenoy, excellent de cynisme assumé, si humain qu'on s'y reconnaîtrait presque. C'est lui qui signe, aux côtés de Cécile Maudet, une mise en scène parfaitement maîtrisée, dont les trouvailles inspirées ménagent, au sein de la pièce, la part d'introspection, de souvenirs si indissociables du chef-d'œuvre romanesque dont elle est tirée.

Adapter **Dostoïevski** au théâtre était un pari pour le moins ambitieux. Mais restituer avec une telle justesse le monde contrasté qu'il fait vivre, le drame intérieur qui anime et déchire chacun de ses personnages, la part d'ombre et de lumière, fond éternel de cette humanité si justement contemplée par lui, relève d'un tour de force proprement exceptionnel. Jeune acteur, Olivier Fenoy avait participé à l'adaptation de *Crime et châtiment* à la Comédie française en 1963, mis en scène Michel Vitold. Il en avait gardé une fascination pour l'univers dostoïevskien, mais une certaine déception de l'interprétation trop en surface de cette mise en scène.

Une histoire âpre, sombre, mais non sans rédemption

Voilà qui est réparé: ses Frères Karamazov sont un modèle d'intériorité et de profondeur, qui réussit pourtant à maintenir la tension d'un thriller psychologique où se révèle une âme slave toute en excès. Chacun des acteurs la décline à sa façon, Bastien Ossaert (Dmitri) dans sa lucidité révoltée sur ses propres contradictions et sa détermination violente à jouir de la vie; Jean-Denis Monory (Ivan) tout en retenue dans son désespoir raisonné; Laurence Cordier (Katerina) aussi convaincante qu'inquiétante dans son aveuglement exalté; Peggy Martineau (Grouchenka) alliant à la perfection duplicité, sensualité sans scrupule, et sincérité intermittente; Lorenzo Charoy (Smerdiakov) poignant de malheur, que trahit chaque expression du visage et chaque raideur des mouvements; Gabriel Perez (Alexei), désarmant de pureté, figure christique éloquente dans le moindre de ses silences.

À l'image du décor rugueux et plein d'aspérités sublimé par le jeu des lumières, cette histoire est âpre, sombre, mais non sans rédemption. Pris à parti dans le terrifiant monologue croisé de ses frères, Alexei ne peut que répondre par le don de lui-même, et par l'amour qui l'incline vers cette terre qu'il «embrassait en pleurant, et jurait avec ivresse de l'aimer, de l'aimer dans les siècles des siècles.»

Les Frères Karamazov, adapté par Sophie-Iris Aguetant à partir de la traduction d'André Markowicz, mis en scène par Cécile Maudet et Olivier Fenoy. Jusqu'au 13 avril 2014, du mercredi au samedi à 20h30 et dimanche 16h. Théâtre de l'Épée de bois, La Cartoucherie, Route du champ de manœuvre, 75012 Paris. Tél.: 01 48 08 39 74. www.epeedebois.com et www.theatrearcenciel.com.

Les Frères Karamazov : quand le mal entre en scène

Le 14/03/2014



Échapper à la spirale du mal, garder le respect de soi malgré la faute, rebondir lorsqu'on a touché le fond : tels sont les problèmes avec lesquels se débattent les héros de chair et de sang des Frères Karamazov. Une adaptation au ton contemporain révèle la grande proximité entre ces êtres torturés et nous-mêmes. À voir à l'Épée de Bois, Cartoucherie de Vincennes, jusqu'au 13 avril 2014.

Au centre de l'intrigue figurent quatre frères, fils de l'ignoble Fiodor Pavlovitch Karamazov, un homme corrompu et sans principes, admirablement campé par Olivier Fenoy.

Une rivalité amoureuse oppose ce dernier à l'aîné des fils, Dimitri, autour de la perverse et sensuelle Grouchenka, et ce bien que Dimitri soit déjà fiancé à Katerina, elle-même aimée d'Ivan, le cadet. Sans oublier Pavel, le fils bâtard plein d'aigreur dont Fiodor s'est fait un serviteur. A cet imbroglio familial assiste, impuissant, le benjamin Alexeï, homme de foi épris de pureté...

Pour réaliser le tour de force d'accommoder pour la scène ce roman-fleuve aux mille intrigues entrecroisées, il a fallu pas moins de quatre mains expertes : Sophie-Iris Aguetant, Cécile Maudet, Olivier Fenoy, et Bastien Ossart. Le spectacle leur doit sa cohérence. Le sacrifice de certaines digressions s'est avéré nécessaire, dont le célèbre passage du Grand Inquisiteur qui, il est vrai, fournirait à lui tout seul la matière d'une pièce.

Le choix de la traduction donnée par André Markowicz, avec son style parlé proche de l'original russe, d'une grande liberté laissée aux acteurs dans l'interprétation de leur rôle, fait ressortir toute l'actualité de Dostoïevski. Même si c'est au prix de quelques rares anachronismes, le sentiment domine que les déchirures de ces jeunes gens pourraient être les nôtres.

On réduit parfois les héros dostoïevskiens au statut d'allégories un peu hiératiques, tant il est vrai que chacun d'entre eux représente une attitude possible face au problème du mal et de la culpabilité. Mais c'est précisément la plus grande réussite de ces *Frères Karamazov* que de donner à voir une pensée dans son incarnation, sans jamais lui sacrifier la vérité complexe et tourmentée de la vie humaine.

► Informations

Les frères Karamazov : une fresque familiale intense et exaltée

Détails Catégorie parente: **Culture** Catégorie : Paris Show Publié le dimanche 30 mars 2014 14:49

Par Florence Gopikian Yérémián - Bscnews.fr/ Ils sont quatre, presque frères... Il y a Dmitri, Ivan, Aliocha bien sûr, et Smerdiakov, le bâtard. Sous la houlette de leur crapule de père, ils tentent de vivre, ou du moins de donner un sens à leur existence. Ce sont les frères Karamazov et aucun d'entre eux ne parvient à trouver le juste chemin : Dmitri est un débauché qui aime la douce Katerina mais passe irrémédiablement ses nuits dans les bras de Grouchenka. Ivan fuit l'injustice de l'amour en jouant les érudits plongés dans ses livres. Smerdiakov erre au milieu de cette famille décomposée en servant de chien ou de serviteur selon les jours. Quant à Aliocha, il ne semble exister qu'à travers sa foi divine dans laquelle il se confie pour éviter toute confrontation avec la corruption du monde. Egarés dans leur désespoir, ces âmes errantes vont imaginer l'indicible : se débarrasser de leur père qui les gangrène. Une nuit, une seule, suffira alors à précipiter les Karamazov dans un destin effroyable : l'un d'entre eux occira le Pater Noster, offensant par cet acte non seulement son géniteur mais aussi Dieu le père... Mais qui est le coupable ?



Dans cette gigantesque fresque de trois heures, le décor est remarquablement bien pensé : une pièce centrale domine la scène entourée de chapelles à tiroir. A tout moment, ces lieux multiples interagissent en nous laissant entrevoir simultanément les occupations auxquelles vaquent chacun des protagonistes. Tour à tour, l'un sort d'une chambre, l'autre se réfugie dans un jardin et tous se croisent ou se rencontrent au fil de leurs répliques. Cela donne le vertige et crée une belle dynamique soutenue par une musique des plus envoûtantes.

Les interprètes de la troupe sont talentueux et chacun apporte sa touche personnelle dans la construction des tortueux personnages de Dostoïevski. Olivier Fenoy nous offre un père bouffon et dérisoire: le regard obscur et le ventre gras, il joue les histrions, enlisé dans sa fange, et confère au récit une touche cyniquement comique. Parmi ses fils, Dmitri (Bastien Ossart) est celui qui se démarque le plus : vêtu et botté comme un cosaque, ce Mitia à la tête rasée ne cesse de hurler, de danser ou de se révolter. A l'inverse de cette figure entière et exaltée, Gabriel Milchberg compose un Aliocha un peu trop réservé. Les bras ballants et le corps replié dans les pans de sa soutane noire, il manque de foi et de ferveur. L'on perçoit son malaise de ne pouvoir agir sur ce monde rongé par le mal mais l'on souhaiterait ressentir d'avantage son dilemme face à la décadence de la race humaine créée par ce Dieu qu'il adule. Ivan (Jean-Denis Monory) de son côté, nous fait songer à une pierre tombale. Impassible et silencieux comme une énigme, le comédien fait preuve d'une grande maîtrise de ses sentiments : le mépris qu'il éprouve envers son père est joué de façon intrinsèque, quant à l'amour impossible qu'il porte à Katerina, il est exprimé avec une pudeur parfaite et pondérée. Le personnage bâtard de Smerdiakov (Lorenzo Charoy) ne se révèle vraiment qu'à la fin de la pièce. A travers son superbe plaidoyer, le pauvre vaurien prend enfin la parole et extériorise avec audace tout ce qu'il a sur le cœur. Parmi cette étrange fratrie de suppliciés, n'oublions pas la gente féminine qui les captive, les encense ou les nargue. C'est avec une grande justesse que Laurence Cordier s'accapare les traits de la noble Katerina. Il émane de cette actrice une force douce et une dignité qu'elle parvient à conserver malgré l'amour passionnel qu'elle porte à Dmitri. Le jeu de la jeune Grouchenka (Peggy Martineau) est beaucoup plus délégué. Lubrique et fantasque, l'intrigante aux boucles blondes séduit sans scrupule père et fils, mais son côté outrancier charme moins le public.

Dans la mise en scène de ce roman fleuve, Olivier Fenoy et Cécile Maudet ont pris le parti de mettre en avant la complexité de l'âme humaine à travers ses conflits familiaux, sa quête de liberté et son manque de morale. La dimension religieuse, originellement contenue dans le récit de Dostoïevski, est cependant nettement moins présente. La pièce parle de conscience et de culpabilité mais elle laisse au second plan la rédemption et le questionnement relatif à l'existence de Dieu. Il en ressort une œuvre plus rationnelle, voire plus légère. que l'originale, une sorte de drame à huis clos plutôt qu'une agonie liturgique inhérente à l'âme slave.

Ne ratez pas cette scénographie audacieuse et originale : peu de compagnies françaises osent encore aujourd'hui s'attaquer à un texte aussi proluxe...

Les frères Karamazov

D'après Fiodor Dostoïevski

Traduction André Markowicz

Mise en scène : Olivier Fenoy et Cécile Maudet

Avec les comédiens du Théâtre de l'Arc en Ciel : Olivier Fenoy, Bastien Ossart, Jean-Denis Monory, Gabriel Milchberg, Lorenzo Charoy, Laurence Cordier, Peggy Martineau, Julien Marchand, Bertrand Boss, Jean-François Singer, Léo Pochat, Sophie Milchberg et Romane Bricard

Théâtre de l'Épée de Bois – La Cartoucherie

Route du Champs de Manœuvre

Paris 12e - M° Château de Vincennes

Jusqu'au 13 avril 2014

Du mercredi au samedi à 20h30

Les dimanches à 16h

Réservations : 0148083974



LES FRÈRES KARAMAZOV

Épée de Bois – Cartoucherie

Route du Champ de manœuvre

75012 Paris

Réservations : 01 48 08 39 74

Jusqu'au 13 avril 2014

du mercredi au samedi à 20h30

dimanche à 16h00

Durée : 3h (dont 8 minutes de changement de décors)



Photo : Dominique

Apprenti comédien « hanté par le vide et l'absurde », selon ses propres paroles, et interpellé par « les questions existentielles que peut se poser un Ivan Karamazov », Olivier Fenoy, fasciné par l'œuvre de Dostoïevski, ne pouvait pas ne pas adapter, à un âge plus mûr, « Les frères Karamazov », ce roman de mille pages déjà transposé au théâtre et au cinéma, qui met en scène les rapports violents entre un père et ses quatre fils, et le drame qui en découle.

Dans la famille Karamazov, nous avons donc Fiodor le père, hobereau de province libertin et dépravé ; Dmitri, lieutenant fétard, opposé à son père pour une histoire d'argent – il s'estime lésé de son héritage maternel – et de femme – les deux hommes se disputant les faveurs de la même demoiselle ; Ivan, l'intellectuel laïc et désespéré, obsédé par la question du mal, n'éprouvant que mépris pour le bouffon libertin qui lui tient lieu de père ; Aliocha, le plus jeune, pieux et profondément attaché à la religion, blessé par la grossièreté paternelle ; enfin Smerdiakov le bâtard, issu d'une pauvre mystérieusement assassinée en le mettant au monde, qui voue une haine destructrice à un géniteur qui ne l'a pas reconnu et l'utilise comme serviteur.

Orphelins de mère et délaissés par ce père qui ne s'est jamais soucié d'eux, ils n'ont pas connu la tendresse qui permet aux enfants de s'épanouir et ont toutes les raisons de le détester. Sauf Aliocha, cœur pur touché par la grâce et la résilience. En effet, novice dans un monastère, il a trouvé, en la personne du starets (saint moine) Zossima, un père spirituel.

Mais la présence lumineuse d'Aliocha auprès de ses frères ne suffira pas à empêcher le meurtre du père, qui semble inéluctable.

« Ça sent le meurtre, ici. » déclare, dès le début, Dmitri, et, dès lors, va se dérouler l'histoire du parricide, contée comme une intrigue policière par un narrateur extérieur car, jusqu'au dénouement, chacun des frères – hormis Aliocha – peut être soupçonné.

Cependant, s'il n'y a qu'un assassin, tous sont également coupables car qui n'a pas souhaité sa mort ?

La culpabilité, un des thèmes récurrents de l'œuvre de Dostoïevski est ici omniprésente. « Nous sommes tous coupables. Pardonne à tous les humains pour tout. Pour tout et pour tous ! » dit le starets à Aliocha.

La scénographie et la mise en scène traduisent la noirceur de l'intrigue et la solitude des personnages, qui évoluent dans un décor épuré plongé en permanence dans une semi-obscurité. Cécile Maudet, co-metteur en scène souligne leur isolement par le parti-pris de la présence dans le « hors jeu ». « Qu'ils soient ou non sollicités dans le texte, les comédiens sont toujours en scène autour de l'espace central, chacun dans sa solitude, dans son monde. », indique-t-elle.

La distribution est exemplaire, ne serait-ce que pour le physique des acteurs qui, pour chacun, colle parfaitement au personnage qu'il représente.

Avec cette adaptation des « Frères Karamazov », le Théâtre de l'Arc-en-Ciel nous offre une version scénique magistrale qui respire l'harmonie.

Les frères Karamazov

Traduction André Markowicz

Adaptation et dramaturgie Iris Aguetant, Cécile Maudet, Olivier Fenoy, Bastien Ossart

Mise en scène Olivier Fenoy, Cécile Maudet

Avec

Olivier Fenoy – Fiodor Pavlovitch Karamazov

Bastien Ossart – Dmitri Feodorovitch

Jean-Denis Monory – Ivan Feodorovitch

Gabriel Perez – Alexei Feodorovitch

Laurent Charoy – Smerdiakov

Peggy Martineau – Grouchenka

Laurence Cordier – Katerina

Julien Marcland – Moussialovitch

Bertrand Boss – Staret Zossima

Jean-François Singer – Grégory

Sophie Milchberg – Maria

Corentin Brosset – Andrej

Direction musicale Eveline Causse

Scénographie Eric Baptista

Son Philippe Rabuteau

Lumières Philippe Bourgeais

Costumes Chantal Rousseau

Production : Théâtre de l'Arc-en-Ciel

Théâtre du blog

Les Frères Karamazov

31 mars, 2014 | grilquis | Pas encore de commentaires

Les Frères Karamazov, d'après Dostoïevski, traduction d'André Markowicz, adaptation de Sophie-Iris Aguetant, Olivier Fenoy, Cécile Maudet et Bastien Ossart, mise en scène de Cécile Maudet et Olivier Fenoy.

Dostoïevski, mort à soixante ans en 1881, avait commencé *Les Frères Karamazov* en 1878. Paru en 1880, donc, à la toute fin de sa vie, ce fabuleux roman connaît vite un succès populaire et il a fasciné nombre d'auteurs et philosophes comme, entre autres Freud et Kafka, et des générations de metteurs en scène depuis Jacques Copeau qui en avait fait une adaptation déjà en 1911, avant Albert Camus en 1938...

C'est l'histoire de Fiodor Pavlovitch Karamazov, cinquante-cinq ans, marié deux fois et père de Dimitri, Ivan et Alexeï mais aussi de Smerdiakov, dont il a fait son domestique et cuisinier... Assez vulgaire, il ne s'est pas occupé de ses enfants et sera tué par Smerdiakov.

Fils aîné issu du premier mariage, Dimitri, 28 ans, sûr de lui et orgueilleux, est alcoolique et s'offre de nombreuses femmes pour lesquelles il dépense tout son argent. En violent conflit avec son père au sujet d'un héritage dont il a été spolié, et d'une femme, Grouchenka, qu'il convoite comme son père... C'est lui d'abord qu'on sera accusé du meurtre.

Ivan, premier fils du deuxième mariage de Fiodor, est lui, à 24 ans, très solitaire, athée et marqué par la souffrance qui existe dans le monde, il voue à son père une haine qui le ronge.

Influencé par Smerdiakov, Ivan finit par se croire coupable du meurtre de son père. Et il y a enfin Alexeï ou Aliocha, 20 ans, un jeune moine influencé par Zossima, le vieux patriarche du monastère qui, vénéré par les habitants, et très malade, va bientôt mourir.

Après sa mort, Aliocha que le patriarche a poussé à retrouver sa famille, doit affronter le grave conflit entre ses frères et son père. Il se sent proche de Dimitri, mais beaucoup moins d'Ivan l'athée. Et il y a enfin le fils illégitime, gentiment surnommé « Smerdiakov « qui pue » en russe par Fiodor Pavlovitch qui l'a eu de Lizaveta, une pauvre muette. Mal vu parce que bâtard, comme on disait à l'époque et non demi-frère, triste et épileptique comme Dostoïevski, il admire Ivan, un athée comme lui. Et il finira par avouer qu'il est lui qui a tué Fiodor avec la bénédiction d'Ivan.

Grouchenka, 22 ans, elle, a été abandonnée par un officier polonais et est la maîtresse d'un homme tyrannique, et vit de la prostitution. Proche de Fiodor et de Dimitri Karamazov, elle, l'humiliée veut se venger des hommes... Mais elle aime Dimitri, le parricide désigné, et croit en son innocence. Quant à Katerina Ivanovna (Katia), fiancée et fidèle à Dimitri qui a effacé les dettes de son père, elle n'est pas insensible à l'amour d'Yvan. Il y a aussi de nombreux personnages secondaires qui ont tous une personnalité mais qu'il est évidemment impossible d'introduire dans une adaptation théâtrale. Et le livre VI parle surtout de la vie de Zossime, le patriarche orthodoxe.

Tout l'enjeu est donc là et ne date pas d'hier: comment faire passer l'univers d'un roman, avec nombre de descriptions, et de plus célèbre comme celui-ci, sur le plateau d'un théâtre sans le dénaturer: comment aussi mettre en scène ces personnages hors normes: un criminel, une prostituée, un alcoolique amateur de femmes, un jeune moine, etc... et faire partager, non à des lecteurs, mais à un public de théâtre, les grandes idées qui ont obsédé Dostoïevski sa vie durant: la souffrance physique et/ou mentale qui accable l'humanité, la maladie qui frappe à l'aveugle, l'inconscience complicité fondée sur la vengeance des frères Karamazov dans le meurtre de leur père qui ne s'est pas occupé d'eux enfants. Et la question de l'existence de Dieu, au centre de la pensée du grand romancier russe; sans lui, l'homme livré à lui-même, se conduit sans interdits moraux, puisqu'il devient lui-même Dieu, dit Dostoïevski, et ce qui pose la nécessité absolue d'une force morale incontournable, face à la liberté de l'homme.

Dostoïevski condamne l'athéisme d'Ivan et le matérialisme socialiste censé satisfaire les besoins et le bien-être de l'humanité, car il entraîne en fait une insatisfaction, et pousse donc les hommes à des actes violents, à l'alcoolisme et à l'addiction au sexe, comme Fiodor Karamazov. Seule solution pour l'auteur russe, revenir aux fondamentaux: la croyance au Christ, unique espoir de rédemption pour les hommes, le pardon et l'expiation des péchés des parents, au besoin dans la souffrance, de façon à donner un ciment et donc une indispensable unité à la société. Tous thèmes philosophiques qui forment la substance même des *Frères Karamazov*.

Reste maintenant à traduire les choses dramaturgiquement et sur le plateau, sans réduire le roman à une trame socio-policière: l'entreprise n'est pas, on peut s'en douter, des plus faciles! Le travail de compagnie de l'Arc-en-ciel est honnête: avec toutes les qualités et les restrictions attachées au terme.

Un plateau nu ou presque avec le minimum d'accessoires: le lit du père, la projection d'une icône pour suggérer le monastère, un banc pour recevoir le corps du patriarche, et de belles lumières mais souvent trop crépusculaires. Ce parti pris scénographique de dépouillement, bien conçu par Eric Baptista qui a refusé l'anecdotique, permet au public d'avoir accès plus vite et plus facilement au texte. Mais soyons francs: cette adaptation bavarde du roman ne possède aucun fil rouge, la mise en scène peu inventive, reste maladroit, et les petites scènes se succèdent sans rythme et sans véritable émotion...

Le public, pour une fois très nombreux et jeune (plus une place de libre, ce qui est plutôt rare à l'Épée de Bois!), semble apprécier au début (il y a une attention d'une très grande qualité) mais a ensuite tendance à somnoler. Et on le comprend d'autant plus que la première partie, souvent donc peu éclairée, dure presque deux heures, et la troisième heure, après une courte pause, est un petit plus nerveuse mais souffre des mêmes défauts!

Les comédiens font un travail correct, on les entend bien, c'est déjà cela, mais, à part Bertrand Boss (le Père Zossima) et Gabriel Milchberg (Aliocha), qui font preuve tous les deux d'une belle présence, le reste de la distribution, faute d'une direction d'acteurs plus solide, est inégale. Et à cause surtout d'une mise en scène trop timorée où il n'y a guère d'émotion, sauf justement dans les scènes entre Aliocha et le père Zossima, le spectacle manque singulièrement de conviction, et ne décolle pas.

Il aurait fallu imaginer d'abord une dramaturgie et une mise en scène capables d'insuffler un véritable souffle à cette tragédie familiale qui pose des questions essentielles à n'importe lequel d'entre nous, croyants ou non. Mais malheureusement ici, c'est loin d'être le cas, et on n'a pas rendez-vous avec quelque chose qui aurait à voir avec le sacré...

Donc, à vous de voir mais ici, on est trop loin du compte, même si, répétons-le, il s'agit d'un travail honnête et scrupuleux qui donne, en tout cas, très envie de relire le roman...

Philippe du Vignal

Théâtre de l'Épée de Bois, Cartoucherie de Vincennes, jusqu'au 13 avril.



Les frères Karamazov au bois de Vincennes

18 mars 2014

On dit qu'on « ne comprend pas l'âme russe », on dit aussi que les étrangers ne sont pas capables de comprendre, et encore moins d'interpréter, les grands classiques russes : Pouchkine, Tchekhov, Dostoïevski. La traduction de ces mots aimés et si familiers semble insupportable, sonne comme une parodie, le rejet est pratiquement inévitable, mais on veut tout de même se poser la question : d'où vient tout cet orgueil ? Pourquoi nous pensons-nous capables de comprendre Hugo, l'idole française, alors que nous pensons les Français incapables de comprendre Dostoïevski ? Ce n'est pas logique.

Il est de suite clair que le spectacle du théâtre l'Arc-en-ciel est orienté vers le spectateur européen et parle avec lui une langue européenne. Et le clergé et le vieux Zosime : des catholiques évidents, leurs habitudes, leur façon de parler, une manière finalement proche de n'importe quelle autre, mais pas des manières et des habitudes des prêtres orthodoxes. Les chants catholiques et les orgues créent souvent une musique de fond, et sur scène la balalaïka est remplacée par la mandoline. Mais tous ces changements sont logiques, ils rendent la pièce plus accessible pour un Européen.

Le principal mérite du spectacle réside en Dostoïevski lui-même. Soit en français, soit parfois un peu « coiffé », parfois trop hystérique et nerveux, haletant, mais le véritable Dostoïevski. Les acteurs prononcent leurs propres mots : qui arrachent leurs âmes qui souffrent et qui sont embrouillées ; et pas des pensées absurdes et invraisemblables. Pendant trois heures (qui pourrait se douter qu'à Paris, il y aurait tant de personnes qui, un samedi soir au bois de Vincennes, voudraient s'immerger dans le monde de Dostoïevski) un panorama de labyrinthes humains moraux, déchirés, qui souffrent et vivent, se déploie devant la salle, et pas seulement : comme une image fixée une seule fois, qui vit, bat et évolue. Derrière tout cela, on sent un travail gigantesque et soigné. Bien sûr, tous les acteurs n'arrivent pas avec leur force à venir à bout de la gravité de leur personnage : par exemple, Laurence Cordier interprète avec difficulté Katerina Ivanovna, en choisissant la voie la plus simple : celle de la demoiselle hystérique et nerveuse. Cependant, dans son ensemble, je n'ai pas peur de dire que la composition d'acteurs est brillante.

Tout de même, il y a un atout dans le système européen des troupes temporaires, ce qui permet de réunir autant de différents acteurs pour autant de différents rôles.

Trois d'entre eux, voilà qui est étonnant, sont des adeptes du théâtre baroque : Jean Denis Monory (Ivan), lui-même metteur en scène et directeur de la troupe Fabrique à théâtre qui a produit une série de spectacles de théâtre baroque, Lorenzo Charoy (Smerdiakov), et Bastien Ossart (Dmitri) des acteurs de cette « Fabrique ». Tous les trois cumulent avec succès théâtre baroque et théâtre contemporain, par exemple Ossart et Charoy, avec Gabriel Perez (Aliocha) jouent souvent dans la troupe du théâtre l'Arc-en-ciel. L'aîné des frères Karamazov, Fiodor, joué par Olivier Fenoy, est le fondateur de la troupe l'Arc-en-ciel et metteur en scène avec Cécile Maudet.

Peut-être par la présence de deux générations sur scène (les professeurs et les élèves), ou par la participation du metteur en scène à son spectacle, ou encore par l'atmosphère de chambre du théâtre « Epée de bois » qui héberge l'organisation, ou peut-être tout ceci réunit offre au spectacle une acuité et une véracité, et aux acteurs une proximité et une simplicité avec le spectateur.

Dostoïevski n'est pas un auteur simple, particulièrement pour les troupes étrangères, ce qui soulève un problème : comment résoudre la question de la nationalité ? Faut-il déplacer l'action en Europe, et donner aux héros des noms européens, ou essayer de présenter un coin perdu en Russie, remplir le spectacle jusqu'aux bords avec des ours, des matriochkas et autres balalaïkas ? Habiller tout le monde en smoking et déplacer l'action à notre époque, comme dans le « Boris Godounov » de Vladimir Mirzoev ? Cécile Maudet et Olivier Fenoy ont trouvé une sortie élégante : presque une période d'intemporalité, presque sans nationalité. Un doux parfum et l'attachement de Dostoïevski à la Russie (il est impossible sans elle), mais puisque le texte lui-même est privé de la musique et de la droiture de la langue russe, l'action est aussi européanisée et au lieu d'une stylisation intolérable, on retrouve des allusions faciles :

Les héros boivent, mais sans la répétition attachante et laide du mot « vodka » et sans les « pas » exagérément ivres, les costumes sont conventionnels, ils reflètent les héros : Ivan a un style discret et semi-officiel, le style de Dmitri est une allusion au style cosaque (pas d'après le livre, mais l'œil ne coupe pas), Fiodor a un style de « seigneur » du XIX^{ème} siècle sans nationalité, Katerina Ivanovna est une « demoiselle » traditionnelle, Aliocha... Aliocha est une grande perche habillée d'une soutane. Les décors sont minimaux (c'est probablement le style du théâtre) : deux ou trois objets indispensables, des luminaires, des chaises, le tout dans le style conventionnel du « passé ». La scène du dernier « moment de liberté » de Dmitri mérite une attention particulière. Au lieu des si logiques (et attendus avec peur) Tsiganes, elle est composée de personnages masqués, d'une masse blanche-grise neutre (soit des fous, soit des innocents, soit simplement des symboles), qui en font une scène étonnamment sincère et aux émotions poignantes, et porte au premier plan Grouchenka et Dmitri.

Mais l'essentiel, c'est la dernière scène des trois frères : le monologue de Dmitri à Aliocha dans la casemate, le monologue d'Ivan malade à Aliocha, les deux qui parlent tour à tour, comme dans un dialogue absurde, mais qui ne s'entendent pas l'un l'autre, aux deux extrémités de la scène, s'adressent à Aliocha, silencieux face à l'épanchement de leurs âmes déchirées par leur propre imperfection ainsi que par celle du monde. Et le lent mouvement d'Aliocha du fond de la scène vers la rampe convenue (comme une procession religieuse), son chemin pour accepter, comprendre, pardonner et embrasser la Terre. Il n'y a que trois tâches éclairées : les trois frères. La scène sur laquelle ce n'est pas honteux de pleurer.

Pas extérieurement, mais intérieurement. Pas une « apparence » extérieure, mais une « vérité » intérieure, c'est ainsi qu'on pourrait caractériser la pièce du théâtre l'Arc-en-ciel, un succès théâtral incontestable.

La pièce est à l'affiche jusqu'au 13 avril, les informations et la commande de billets se trouvent sur le site du théâtre Epée de bois : <http://www.epeedebois.com/14-les-freres-karamazov.php>

Maria Krasilnikova, traduction de Malou Tournebise



La pièce «Les Frères Karamazov», mise en scène par Cécile Maudet et Olivier Fenoy, au Théâtre de l'Épée de Bois – Cartoucherie de Paris: voyage dans l'ancienne Russie

Publié le 6 mars 2014 par Pauline Guyau



La troupe du théâtre de l'Arc-en-Ciel a consacré sa nouvelle création à l'adaptation et à la mise en scène du monument littéraire que représente *Les Frères Karamazov* de l'auteur russe Fiodor Dostoïevski. Une adaptation juste et une mise en scène pertinente et rythmée qui offrait au spectateur trois heures de spectacle saisissantes.

Les frères Karamazov est un roman qui explore les thèmes les plus universels tels que la moralité, la place du bien et du mal, la religion et le libre arbitre. Les deux metteurs en scène Cécile Maudet et Olivier Fenoy proposent dans cette nouvelle adaptation une juste et saisissante présentation de cette tragédie dostoïevskienne.

La pièce commence par l'action d'un photographe s'appêtant à tirer le portrait de la famille *Karamazov*, tout en narrant au spectateur le contexte familial de la réunion. L'importance des retrouvailles de ces quatre fils avec leur père est donc marquée par ce prologue.

Le spectateur est ainsi directement plongé dans l'univers et l'ambiance musicale de la Russie de la fin du XIXe siècle. Le narrateur intervient seulement deux fois durant la pièce, soit au début de chacune des deux parties, et permet donc au spectateur d'être finement dirigé dans l'histoire.

La scène du théâtre était très sombre et permettait une projection dans une Russie froide et rustre. De longs troncs d'arbres faits d'écorces étaient disposés dans différents espaces de la scène permettant à l'imagination de voyager et d'inventer d'autres paysages améliorés. Ceux-ci permettaient de nombreuses utilisations, soit un siège, soit un rocher, le mobilier n'en finissait jamais de se transformer et de muter au rythme des questionnements des personnages.

La mise en scène et les décors permettait de se retrouver à la fois dans des intérieurs et dans des extérieurs, tout en donnant la sensation de vivre les deux à la fois. La mise en scène, abordée par un minimalisme évident, autant par la musique discrète que par les décors, permettait au spectateur de se concentrer sur les dialogues et de mettre ainsi en valeur le rapport humain.

La pièce n'a rencontré que très peu de moments de flottements, car la rythmique des déplacements des personnages et leurs diverses interventions était bien maîtrisées. Chacun des protagonistes principaux était systématiquement sur scène, sur le devant s'il est en action, ou à l'arrière s'il était occupé autrement, mais toujours visible dans la mire du spectateur.

Les metteurs en scène ont utilisé tout l'espace de la scène et de fait ont créé une sensation vaste dans un espace restreint. Dmitri Karamazov s'est évadé en courant autour de la scène, tandis qu'une autre action se développait au centre. Les personnages apparaissent et disparaissent devant et derrière les décors créant cet effet de huis-clos et de fatalisme.

«Quelle vie! Voilà ce que j'aime chez ces personnages. Ils ne font l'économie de rien, ils n'ont pas peur de souffrir parce qu'ils aiment la vie, non parce qu'ils aiment la mort», explique Cécile Maudet, co-metteur en scène de la pièce. Bien que l'histoire aborde le thème du patricide et celui de la mort toute entière, ce qui reste à la sortie de cette pièce, c'est la volonté de justice et d'espoir en la vie malgré les souffrances les plus ultimes.

Les frères Karamazov représente une belle présentation de l'oeuvre de Dostoïevski. D'une durée de trois heures sans entracte, celle-ci est si captivante et parfaitement rythmée que le voyage dans cette ancienne Russie vaut parfaitement la découverte.

Appréciation: ****

Crédit photo: Tekoa

Histoires de théâtre

Des critiques de théâtre dans une perspective historique.

Quels frères!

par Jacpo @ 21/03/2014 – 15:59:47

Les frères Karamasov, d'après Fiodor M. Dostoïevski

Cet ouvrage majeur est l'un des derniers dans l'œuvre de Dostoïevski (1821-1881), il l'a publié quelques mois avant sa mort en 1880, mais il a connu aussitôt un immense succès. Olivier Frenoy, Cécil Maudet et leur théâtre de l'Arc en Ciel ont eu l'audace de monter sur la scène cette œuvre foisonnante aux multiples personnages. Le pari est réussi : ils ont mis l'accent sur certaines scènes fondamentales, celle du début avec le père, d'autres qui permettent de mieux connaître les personnages, en particulier Dimitri et Aliocha, en faisant dire par un narrateur les passages non représentés, en faisant se déplacer les personnages tout autour de la scène afin de figurer le passage du temps. Le décor assez minéral, forêt ou palais, comporte aussi quelques accessoires de mobilier qui ont toute leur utilité, comme les lumières très bien pensées de Philippe Bourgeois qui plongent dans l'ombre la partie de la scène devenue inutile. Ces choix nécessaires pour adapter le roman permettent aussi d'accentuer le questionnement sur l'identité mystique des principaux personnages. Dimitri (Bastien Ossart) est un viveur, qui retrouve la foi au bagne, où il a été envoyé pour le crime de son père, commis en fait par Smerdiakov (Lorenzo Charoy) le demi-frère qui s'est suicidé sans parler. Ivan (Jean-Denis Monory) est un faible incapable de s'assumer, alors qu'Aliocha (Gabriel Michberg) est un jeune prêtre, empli de doutes et qui ne parvient ni à contrôler la situation ni à attirer ses frère vers le salut. Les deux femmes représentent les deux pôles de la vision assez misogyne de l'auteur : Katerina (Laurence Cordier) est une bourgeoise qui n'arrive pas à trouver un compagnon, entre Dimitri et Ivan, alors que Grouchenka (Peggy Martineau) est la prostituée séduisante mais sans aucun scrupule. Les comédiens sont excellents, avec une mention particulière pour Olivier Frenoy qui incarne avec puissance Fiodor le père terrible de cette fratrie en ruines. La pièce garde un rythme soutenu, avec un certain ralentissement dans la scène du bistro à la fin, et le spectateur ne s'ennuie jamais. Une très grande réussite.

Théâtre de l'Épée de Bois : 5 mars – 13 avril 2014

Réservations : 01 48 08 39 74 et www.theatrearcenciel.com

BY ADMIN | 17 MARS 2014 · 9 H 17 MIN

Les frères Karamazov (Dostoïevski / Maudet & Fenoy)

Une réussite incontestable

C'est un défi ambitieux que relève le Théâtre de l'Arc-en-ciel. L'adaptation du dernier roman de Dostoïevski suppose d'incarner des personnages paraissant définis par la profondeur de leur intériorité. Il s'agit également de présenter un cadre suffisamment sombre pour figurer les possibilités d'élévation spirituelle, suffisamment souple pour offrir l'occasion des débordements de vitalité, sinon d'agressivité, dont sont susceptibles *Les frères*. L'ambiance installée par le décor, grands fragments d'arbres blanchis, façon Anselm Kiefer, la musique lente et caverneuse ambiance Lisa Gerhard convient parfaitement. On est presque surpris de la présentation simple des personnages, qui nous inscrit d'emblée dans l'ordre d'une narration qui court le risque d'être pesante. Mais la Compagnie fondée il y a cinquante ans par Olivier Fenoy, qui travaille dans l'esprit d'incarnation du texte initié par Jacques Copeau, place les acteurs en pleine charge de porter l'intrigue et de se jeter dans leur personnage.



De fait, la mise en scène laisse la plus grande place aux comédiens, qui portent le texte avec engagement et conviction. Pourtant la scénographie n'est pas effacée, elle procède de choix sobres et efficaces : coprésence des différents protagonistes de la pièce, le plateau présentant alors potentiellement plusieurs tableaux, variations de rythmes marqués par la musique et les changements brusques d'attitude des personnages capables de violence. L'ensemble procède de choix simples, témoignant d'un travail fouillé, collectif, cohérent d'adaptation et de recherche d'authenticité. Il en résulte un spectacle habité, qui procède d'ellipses habiles et suggestives. Une réussite incontestable, franche et édifiante dans sa sobriété.

christophe giolito

Les frères Karamazov

De Fiodor Dostoïevski

Mise en scène Cécile Maudet, Olivier Fenoy

Avec Olivier Fenoy (Fiodor Pavlovitch Karamazov) ; Bastien Ossart (Dmitri Feodorovitch) ; Jean-Denis Monory (Ivan Feodorovitch) ; Gabriel Perez (Alexei Feodorovitch) ; Laurent Charoy (Smerdiakov) ; Peggy Martineau (Grouchenka) ; Laurence Coedier (Katerina) ; Julien Marcland (Moussialovitch) ; Bertrand Boss (Staret Zossima) ; Jean-François Singer (Grégory) ; Sophie Milchberg (Maria) ; Corentin Brisset (André).

Production André Markovitch ; adaptation et dramaturgie Iris Aguetant, Cécile Maudet, Olivier Fenoy, Bastien Ossart ; direction musicale Eveline Causse ; scénographie Eric Baptista ; son Philippe Rabuteau ; lumières Philippe Bourgeois ; costumes Chantal Rousse.

Production : Théâtre de l'arc en ciel

Le spectacle a bénéficié du soutien de l'Adami et de Profil scène.

Au Théâtre de l'Épée de Bois, La Cartoucherie, Route du Champ de Manœuvre

75012 PARIS

Du 5 mars au 13 avril 2014, du mercredi au samedi à 20h30 et le dimanche à 16h. Durée 2h.

Le texte dont est tirée la pièce est publié aux éditions Actes Sud dans

la Collection « Rabel » en 2000.

Dostoïevski au secours de l'entreprise

6 février 2014 dans la catégorie *Transmedia*

Les frères Karamazov de Dostoïevski nouvellement adapté par le Théâtre de l'Arc en Ciel. Théâtre et entreprise.



Le nouveau spectacle proposé par le Théâtre de l'arc en ciel, une adaptation inédite des frères Karamazov, nous donne une riche leçon de vie. Curieusement, il interpelle les hommes et les femmes d'entreprise de ce début de vingt-et-unième siècle. Pourquoi ? En premier lieu, ils se reconnaîtront dans la diversité des douze personnages présents sur scène. L'entreprise est un théâtre. Chacun y joue un rôle. Ils feront ensuite le parallèle entre la complexité des relations qu'entretiennent ces personnages et les difficultés de communication auxquelles ils sont confrontés dans l'entreprise. Là, le texte nous donne une première clé : le seul moyen de s'en sortir est d'être soi-même. Mais n'est-ce pas une contradiction ? Etre soi-même alors qu'on joue un rôle ? Il s'agit en fait d'être convaincu que le rôle que l'on a à jouer est le bon. Mais alors, comment éviter l'autosuggestion, un positivisme naïf dont on connaît tous les écueils, en privilégiant au contraire une vraie convergence entre des convictions intimes et une fonction visible dans l'entreprise et dans le monde ?

Cela suppose d'abord d'avoir des convictions. Celles de la troupe de l'Arc en Ciel sont fortes : les comédiens les partagent en un projet de vie qui dépasse largement le temps du spectacle et des répétitions. Ils ont choisi les frères Karamazov car cette oeuvre est pour eux un modèle de clairvoyance, de lucidité vis-à-vis de la condition de l'homme (et donc, en particulier, du collaborateur, du cadre et du dirigeant d'entreprise) confronté à une complexité croissante de son environnement. Voici trois de ces convictions ; elles ont un écho immédiat dans le monde de l'entreprise :

- La complexité génère un sentiment de fragilité, de vulnérabilité, voire de culpabilité. Or, cette complexité est inhérente à la condition humaine. Plutôt que de s'épuiser à la combattre, mieux vaut l'accepter, y reconnaître les richesses qu'elle recèle et les partager.
- Une consigne ou une directive est toujours interprétable. Elle n'est jamais parfaite. Le résultat de l'application de cette consigne dépend toujours de son interprétation par celui ou celle qui l'exécute.
- Il en résulte une nécessité : connaître l'autre. Et il est préférable de bien connaître son écosystème local, de proximité, intimement s'il le faut, plutôt que de survoler à grande vitesse une grande quantité d'interlocuteurs dont on ne connaît que la fonction théorique sur un organigramme.

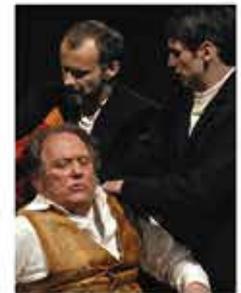
Cela suppose aussi de s'engager dans une démarche d'alignement du rôle que l'on veut jouer et de ses convictions. Les personnages de Dostoïevski y parviennent avec plus ou moins de bonheur, tout comme les collaborateurs, les cadres et les dirigeants d'entreprise.

Laissons maintenant la parole aux membres de la troupe. Grâce à leur adaptation au théâtre des frères Karamazov, nous pouvons découvrir un roman de 1400 pages sans avoir à trouver le temps de le lire. Loïc Devaux, chargé de production, cite spontanément cette phrase de Dostoïevski : « l'homme est un mystère... je m'occupe de ce mystère, car je veux être un homme ». Il enchaîne avec les propos de Cécile Maudet, qui assure la direction des acteurs et la mise en scène avec Olivier Fenoy, recueillis lors d'une interview : « Quelle vie ! », voilà ce que j'aime chez ces personnages, ils ne font l'économie de rien, ils n'ont pas peur de souffrir parce qu'ils aiment la vie, non parce qu'ils aiment la mort. S'ils acceptent de tout traverser, c'est parce que ce sont des vivants qui viennent nous chercher dans des réalités très quotidiennes, dans ce que nous pouvons chacun être en droit de vivre. Mais lorsque dans cette traversée, peut sourdre un sentiment d'amertume voire de culpabilité, Dostoïevski ne porte aucun jugement, au contraire il laisse chaque personnage libre comme le spectateur : affirmant que si l'on se perd seul, c'est toujours avec d'autres qu'on se sauve. »

A méditer, longuement s'il le faut, à l'instar des spectateurs unanimement conquis par la richesse de la pièce.

[Site du Théâtre de l'Arc en Ciel](#)

[Site de l'Épée de Bois](#)





Le blog de François Euvé

Les frères Karamazov

La pièce montée par le théâtre de l'Arc-en-Ciel et mise en scène par Olivier Fenoy et Cécile Maudet (actuellement terminée mais reprise en décembre prochain à Paris) a des résonances pascals. Comme dans le roman qu'elle suit de près, il est question de mort et de résurrection : d'accès à la vie à travers la mort. Le génie de Dostoïevski est de concentrer la complexité des relations interhumaines dans ce père et ses quatre fils. Le génie d'Olivier Fenoy est de faire tenir cela sur une scène de théâtre.

Chacun va jusqu'au bout de sa trajectoire, sans savoir à l'avance où elle le conduira. Ce ne sont pas d'abord des débats d'idées, même s'il y a une volonté de verbaliser ce qui est vécu. Cela fait partie de la dimension « métaphysique » de la culture russe que de toujours rechercher l'« essence » par-delà les phénomènes. Mais ce ne sont pas les concepts qui font vivre. Ils aident seulement à un décryptage toujours à reprendre. En outre, la parole, même violente, maintient ouverte la relation. L'enjeu est de pouvoir l'entendre.

Je repensais aussi au beau livre de Michel Eltchaninoff, Dostoïevski. Le roman du corps (Jérôme Millon, 2013 ; voir Études, avril 2014). Nous ne sommes pas des spectateurs observant de l'extérieur un scénario écrit d'avance. Il n'y a pas de narrateur omniscient qui donnerait la clé. On pourrait penser que chaque « personnage » est prisonnier d'un « modèle », qu'il joue un rôle, que ce soit celui du « bouffon pervers », du « rationnel », de la « sensuelle », voire du « pur », etc. Ces types existent, mais ne disent pas tout. Les personnes vivantes parviennent à s'en échapper, au moins par moment. D'ailleurs, chez Dostoïevski, il y a des personnes et non des personnages. La personne humaine n'est jamais réductible à la représentation, aussi précise soit-elle (psychologique, sociologique, etc.) : « se libérer de l'orgueil et de toutes les formes de vanité du "moi" », écrit très justement Olivier Fenoy.

La clé est dans le pardon. Seule une parole de pardon peut maintenir le lien. Elle n'occulte pas la réalité du mal – omniprésent et indéracinable en dépit de nos efforts – mais elle exprime l'espoir qu'il n'est pas ultime. Elle ne vient pas du « ciel », mais des profondeurs du mystère de l'être, où Dieu se trouve.

le spectacle a bénéficié lors de sa création du soutien de l'adami
ce spectacle a été créé pour les XVIII^{ème} soirées d'été du château de
machy (rhône) du 25 juin au 07 juillet 2013



le pôle presse
lepolepresse3@gmail.com
01 42 36 70 56